

Études littéraires africaines

« Dis-moi qui tu es, tu me diras qui je suis ». Récits de voyage et identité swahilie

Nathalie Carré



Numéro 16, 2003

Littérature swahilie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041560ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041560ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carré, N. (2003). « Dis-moi qui tu es, tu me diras qui je suis ». Récits de voyage et identité swahilie. *Études littéraires africaines*, (16), 3–8.
<https://doi.org/10.7202/1041560ar>

Euroswahili, dans laquelle tous les participants - étrangers à l'Afrique de l'Est pour la plupart - conversent en cette langue : un bel exemple de post-colonialisme appliqué ! Saluons aussi le travail d'une des membres les plus fidèles de l'Apela, Elena Bertoncini, dont les livres et les articles ont donné une vigoureuse impulsion aux études sur le kiswahili comme langue littéraire moderne !

■ Xavier GARNIER et Alain RICARD

"DIS-MOI QUI TU ES, TU ME DIRAS QUI JE SUIS" RÉCITS DE VOYAGE ET IDENTITÉ SWAHILIE

*"Eia pour le Kaïlcédrat royal ! / Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé / pour ceux qui n'ont jamais rien exploré."*¹. Idée répandue : le récit de voyage, inauguré par les récits d'exploration, est un genre "blanc". Pourtant, d'autres personnes ont arpenté le vaste monde... et le prouvent : deux courts textes, rédigés en swahili au cours du XIX^e siècle, nous relatent les découvertes et déconvenues de voyageurs "inattendus"².

Le premier, Selemani bin Mwenye Chande, fait partie d'une caravane mandatée par un Indien de la côte, et qui a pour mission de ramener de l'ivoire. Le second, Salim bin Abakari, est un spécimen bien plus rare : déjà bien au fait de l'Europe - car il accompagne dans tous ses déplacements son maître allemand, le docteur Bümiller - il entreprend de suivre ce dernier en Russie, poussant jusqu'à la Sibérie et la frontière sino-russe³

Conflits, surprises, malentendus : nos deux étonnants voyageurs sont porteurs d'une identité mais aussi d'interrogations que leur périple contribue à faire naître.

Etonnants voyageurs !

"Voilà ce que fut mon voyage en Russie et en Sibérie durant lequel j'ai connu des joies et des découvertes innombrables. Et même si j'ai enduré certaines épreuves, je les ai acceptées car j'en ai découvert la signification.

¹ Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, page 47.

² Les deux textes recueillis par Carl Velten ont été publiés dans L. Harries, *Swahili Prose Texts*, London / Nairobi, OUP, 1965. Le texte "Mon voyage en Russie et en Sibérie" traduit par les soins de Dieudonné Gnamankou, paraîtra dans le numéro de novembre de la revue *Caravanes*.

³ Les motivations de ce voyage restent assez mystérieuses : s'agit-il d'un simple voyage d'agrément pour aller chasser le yak ? Cela est douteux. Les voyageurs sont sous la recommandation du gouvernement allemand, surtout, pendant une partie de leur périple, ils sont accompagnés du "bwana mkubwa", littéralement "le grand maître", Hermann von Wissmann. Si ce dernier est bien l'explorateur allemand ayant accompli une partie de sa carrière en Afrique de l'Est et sur la côte swahili, on est en droit de se demander pourquoi cette relation de voyage n'est pas plus connue.

J'ai vu du pays, et beaucoup appris, observé et entendu ce que je n'aurais jamais découvert chez moi."⁴

"Être sur la route, c'est se coucher l'estomac vide, se battre avec la soif. Il n'y a aucune joie là-dedans ! Et tant qu'un homme n'a pas voyagé à l'intérieur du continent, il ne sait rien des turpitudes de ce monde. Chaque jour, on reconsidère alors la joie d'être chez soi, d'y passer du bon temps, avec de bons vêtements, un bon lit et des plats fins."⁵

Voici les constats qui viennent clore nos deux récits. Leur ton diffère nettement, reflet de conditions de voyage très différentes. Pourtant, les avis se rejoignent sur deux points : voyager, c'est se mettre en position de faiblesse et s'offrir à de multiples tourments, mais voyager, c'est aussi le seul moyen d'apprendre et la façon la plus essentielle de se connaître puisqu'elle oblige à se confronter à autrui.

L'itinérance soumet l'homme à l'imprévu. Le voyageur découvre mais il risque ; quoi qu'il fasse, il est un être d'ailleurs, et tout vient le lui rappeler. Foulant des territoires où les codes sociaux ne lui sont ni connus ni expliqués, il est la cible désignée : "Quand tu rentres dans un coche, on va te dire de payer quatre roubles ! Parce que l'on sait que tu es étranger, que tu ne parles pas un mot de la langue et que tu ne connais pas les habitudes. On veut te rouler ! Mais celui qui a un peu de jugeote refuse de payer autant."⁶

Les arnaques, la caravane de Selemani bin Mwenye Chande les rencontre presque à chaque escale : commercer, dresser un camp, tout est soumis au bon vouloir des chefs locaux, plus ou moins honnêtes, plus ou moins gourmands. Ainsi le voyageur, temporairement dépouillé du pouvoir et de la reconnaissance qu'il peut avoir chez lui, doit s'incliner. Le voyage, c'est apprendre à se vivre autre !

⁴ "Hii ndio habari yangu ya safari yangu ya Russia na Siberie. Na katika safari zangu zote furaha zangu na taabu zangu nilizoziona nyingi, lakini miye nikastahimili, sababu mwisho wake nimeona maana yake. Nimejua habari nyingi katika dunia, nami nimeona vitu vingi nisivyopata kuviona katika bara yetu, ama kuvisikia." Salim bin Abakari, *Safari yangu ya Urusi na ya Siberia*, page 144. Toutes les traductions sont le fait de l'auteur de l'article.

⁵ "Safari ina taabu kulala na njaa, kushinda na kiu ; hapana raha hata mara moja. Na mtu kama hajasafiri bara, hajujui taabu ya dunia. Utaona kila siku raha na starehe yako nyumbani mwako, kwa nguo njema, kwa kitanda chema, kwa chakula chema."

⁶ "Ukiingia katika gari (...) atakuambia kama anataka rubel nne, kwani anajua wewe mgeni, hujui maneno wala hujui kawaida, anataka kudhulumu. Lakini mtu mwenye akili hakubali kumpa mapesa anayotaka. Selemani bin Mwenye Chande, *Safari yangu ya bara Afrika*, page 127.

La question de la dénomination

Première étape du "décentrement", la question de la dénomination : transplanté dans un monde nouveau, le voyageur découvre des réalités différentes qu'il doit nommer. Celui-ci devient pour ainsi dire un traducteur de paysages. Il transcrit dans sa langue ce qui lui est inconnu.

Parfois, la rencontre fait du Swahili un Persan qui s'ignore, et la nomination devient dénonciation, ainsi, la Sibérie est-elle d'abord décrite par une périphrase comme "*nchi ya baridi kwenye gereza*", littéralement "*le pays du froid empli de prisons*", mais la plupart du temps, ce sont les lois de l'analogie que l'on suit : quoi de plus naturel, en effet, que de ramener l'autre à soi ? Ainsi le '*kondoo*' (mouton) désigne un yak et l'ours est appelé "*simba Ulaya*", à savoir "*lion d'Europe*", le glissement qui s'opère ne laisse pas d'étonner !

Le fonctionnement analogique est passionnant car il traduit un léger décentrement, tout en tissant des liens entre soi et l'autre : quand le Tsar est nommé '*Sultani*', le décalque qui s'opère entre la communauté d'origine et celle que l'on a sous les yeux est manifeste, comme lorsque le narrateur compare les Kalamik aux Maasai car les deux tribus sont nomades. Similitudes entre civilisations éloignées.

La façon de nommer dévoile donc des informations d'importance, en particulier en ce qui concerne ma vision de l'autre. Nous appelons '*esquimau*' (mangeurs de viande crue) ceux qui se nomment eux-mêmes '*inuit*' (hommes) : différence d'appréhension visible. Qu'est-ce qui se joue quand je qualifie autrui ? D'abord la vision que j'ai de ma propre identité. Dans le voyage, l'autre m'interpelle, m'amuse, me choque, m'oblige à interroger mon appartenance. L'image renvoyée va me construire : "dis-moi qui tu es, tu me diras qui je suis."

"We and them"

Aussi, si le voyageur franchit des frontières, ce n'est peut-être pas là le plus important : d'autres frontières existent, parties prenantes d'une certaine géographie mentale, et que remet en cause - ou renforce - le voyage. Première d'entre elles, celle qui différencie barbares et civilisés.

Dans un premier temps, pour le voyageur, il n'y a guère de doute possible, car il n'y a rien de plus répandu que le sentiment de sa propre supériorité. Et, malgré ce "sanglot de l'homme blanc" qui préfère affirmer que nous sommes tous semblables (et qui n'est bien évidemment qu'une autre façon politiquement correcte de nier autrui), un constat s'impose d'emblée : celui de la différence. Ensuite vient le besoin d'une hiérarchie. Sur les routes de l'ivoire parcourues par Selemani bin Mwenye Chande, celle-ci est établie d'assez longue date : il y a l'Indien, commerçant à qui on loue ses services, le Blanc - ici l'Allemand - qui représente la force, la loi et le pouvoir, et surtout ceux de l'intérieur et ceux de la côte, dont on fait

partie⁷. C'est autour de ces deux groupes que toute la question de l'identité se joue, les deux autres étant trop éloignés de soi pour qu'identification et rejet puissent entrer en ligne de compte. La façon dont on se démarque d'autrui est très prégnante et se retrouve dans le vocabulaire : les gens de l'intérieur, ce sont les sauvages païens ('washenzi'), les brousards ignares qui ne connaissent rien aux raffinements. Ainsi, à Kabwire, le narrateur remarque-t-il avec dédain : "Le pays de Kabwire, c'est vraiment n'importe quoi. Ils ne mangent que des arachides et du manioc."⁸. Soi-même, en revanche, on est nommé 'waswahili' ou plus souvent hommes libres ('waungwana'), distinction capitale qui recoupe la frontière imaginaire ultime entre barbare et civilisé.

Chez Salim bin Abakari, cette frontière distingue les Européens des Russes dont l'auteur dit qu'ils sont bien loin derrière la civilisation. Un chapitre de son récit est d'ailleurs intitulé : '*Si kama Ulaya nyingine*' : ça n'est pas du tout l'Europe. On sent bien qu'en entrant en Russie, on approche les confins de la civilisation, comme l'indique symboliquement le tout début du récit : "Dans toute l'Europe on peut traverser les frontières avec une lettre de recommandation mais en Russie et en Turquie, ce n'est pas possible." et de poursuivre par une longue litanie déclinant les diverses tares des Russes : pauvres, puants, malhonnêtes, ignares, dévots à l'excès et ivrognes invétérés ! Que dire alors des "*warusi watu wa mashamba*", ces Russes des champs, ces "bouseux"... Cependant il est intéressant de remarquer qu'ici aussi le rejet se fait à partir de ce qui est le plus proche⁹ - car le plus proche est ce qui menace le plus ma singularité : les Kirghiz, même s'ils ne sont pas dénués de tares, sont reconnus en tant que cavaliers et chasseurs émérites ; quant aux habitants de Semipalatinsk, dans l'Altaï, ils sont même hautement loués.

Cependant, dans ce *Voyage en Russie*, outre l'amusement de vérifier que, noir ou blanc, les clichés que l'on attribue à autrui sont bien souvent les mêmes, les découvertes qui poussent le narrateur à s'interroger sur son identité swahilie (et non plus à ce qu'il connaît de l'Europe) sont également intéressantes. Et ces interrogations surgissent parfois d'une réalité toute simple au détour, par exemple, d'un hammam : " Je m'étonnai fort de voir que ces gens vivant dans le froid supportaient mieux qu'un noir de se laver dans une eau brûlante."¹⁰ La théorie des climats serait-elle devenue obsolète ?

⁷ Le mot "swahili" vient de l'arabe "saw_hil" (la côte) et désigne la civilisation née du contact des africains et des populations arabes qui se sont mélangées en bordure de l'Océan Indien.

⁸ "nchi ya Kabwire mbaya sana. Chakula chao kalanga ni muhogo" *Safari ya bara Afrika*, page 248.

⁹ Salim bin Abakari réagit ici par rapport à ce qu'il connaît de l'Europe.

¹⁰ "Nilistaajabu sana, watu wa kule wana baridi sana, nao wanaweza koga maji moto zaidi kuliko watu weusi." *Safari ya Urusi*, page 132.

Identités transfrontalières

La découverte majeure de notre explorateur en herbe, à sa grande incrédulいたé, c'est que l'identité est bien plus mouvante que ce qu'il croyait. D'ailleurs, n'en donne-t-il pas un exemple fort amusant ? Alors que les Kalamiks se signent devant l'homme noir arpentant les steppes blanches, reconnaissant en lui l'incarnation des esprits qui peuplent leurs montagnes, d'autres ont une réaction plus surprenante : "Durant ce trajet, les gens, lorsqu'il voyait mon maître, le saluaient, mais jamais autant que moi. Ils me saluaient comme si j'étais un roi, parce qu'ils voyaient mon maître blanc comme eux, alors qu'ils n'avaient jamais vu un noir comme moi. Et de fait, ils pensaient que cette expédition était la mienne."¹¹

Le valet devient donc le maître supposé ! Ce renversement des statuts appelle l'interrogation : mon identité est-elle aussi stable que je le pensais ? Et, en dernier lieu, sur quoi repose-t-elle ?

Autre expérience déstabilisante, et mentionnée à plusieurs reprises : la découverte que l'Islam existe dans ces étendues glacées. Ses interlocuteurs en sont tout aussi étonnés que lui : "Ils étaient stupéfaits : 'Pourquoi ne manges-tu pas de porc et ne bois-tu pas d'alcool ? - Parce que je suis musulman'. Ils me répondirent qu'eux aussi. Je pensais qu'ils voulaient m'embobiner : comment serait-il possible qu'il y ait des musulmans dans ce pays ?"¹².

Mon identité est-elle liée à un pays, à une civilisation, à un mode de vie ? Certes, il ne suffit pas que je découvre un musulman en Russie pour en déduire que nous sommes semblables mais les faits permettent de s'interroger sur l'existence de valeurs communes. Cette interrogation est particulièrement intéressante pour l'identité swahilie qui n'est pas une identité reliée à un pays, mais à une adhésion à certaines valeurs et qui se construit par assimilations et rejets successifs¹³.

¹¹ "na katika safari hii (...) bwana wangu walipomwona watu wa shamba, humwamkia, lakini si zaidi kama miye ; miye huniamkia sana kama miye Sultani, sababu humwona bwana wangu mweupe kama wao, lakini miye mweusi, hawakumwona bado, wakadhani miye ndio mwenye safari." *Safari ya Urusi*, page 134.

¹² walistaajabu, wakasema 'Kwa nini huli nguruwe, ama hunyui divai ?'. Nikawaambia 'Mimi sinywi divai wala sili nguruwe, kwani miye Mwislamu. Nao wakanijibu kama nao Waislamu. Nikadhani wananidhihaki, nikanena : 'Itakuwaje kuwa Waislamu katika nchi hii ?' *Safari ya Urusi*, page 124.

¹³ Métissée dès l'origine, la culture swahilie se revendique d'une langue, d'une religion, d'un mode de vie urbain : au fil des décennies, des gens de l'intérieur se sont installés sur la côte, ont maîtrisé le kiswahili, sont devenus musulmans, se sont assimilés et revendiqués waswahili... au grand dam des waswahilis "de souche" qui refusaient d'être confondus avec ces broussards et ont cherché à marquer de nouveau cette différence, dans une sorte de fuite en avant perpétuelle. Sur les questions de construction de l'identité, voir l'excellent ouvrage *Les ethnies ont une histoire* de J.-P. Chrétien et G. Prunier, Karthala, 1989.

Que l'identité et le sentiment d'appartenance se déterritorialisent, c'est ce que le monde nous montre davantage chaque jour, pour le meilleur et pour le pire. L'identité n'est pas définitive mais se construit par réaction, dans un mouvement de balancier entre le même et l'autre, ce qui explique qu'aujourd'hui coexistent identités supranationales et revendications communautaristes. Ce tiraillement entre deux extrêmes, aspiration à l'idéal ("rien de ce qui est humain ne m'est étranger") et rejet d'autrui, c'est ce qu'éprouve de manière aiguë celui qui voyage. Et Salim Bin Abakari, au carrefour entre plusieurs appartenances (musulmane, swahilie et européenne) en est peut-être la preuve la plus vivante. Ses questionnements nous obligent aussi à nous interroger sur la validité du concept d'identité, très utilisé aujourd'hui, mais dont on ne sait pas vraiment ce qu'il recouvre. Qui sont mes pairs ? L'appartenance est-elle donnée ou choisie ? De par sa position toujours entre deux eaux, le voyageur contribue-t-il à créer une identité nomade ? C'est ce qu'il faudrait étudier. En espérant comme une mine d'or les récits de voyage venus d'autres horizons.

■ Nathalie CARRÉ

POÉSIE ET POLITIQUE

Ecrire l'histoire de la littérature en kiswahili présente un certain nombre de difficultés spécifiques dont il est bon d'entretenir le lecteur. Des travaux existent, mais rares sont ceux qui expriment un point de vue synthétique. A cela plusieurs explications. L'ancienneté de la tradition écrite sur la Côte de l'Océan Indien est un fait établi ; depuis plus de dix siècles l'Islam a pénétré la côte de Kismayo à Kilwa et des manuscrits arabes ont circulé ; en même temps que cette islamisation, appuyée sur le texte, se produisait la rencontre entre Arabes et peuples de la côte qui a donné naissance à ce créole devenu le kiswahili, qui a ainsi suivi le chemin des autres grandes langues modernes (Whiteley, 1969).

Comment dater les débuts de la langue ? Les premiers textes oraux ?

La glottochronologie ne nous est pas d'un grand secours ; pourquoi ne pas retenir le nom qui domine la tradition orale des Swahilis, de ceux qui parlent et se disent swahilis, Fumo Lyongo (XII^e siècle), dont la gloire est parvenue jusqu'à nous dans les récits transmis oralement à Lamu ? J. De Vere (1997) apporte des lumières nouvelles, surprenantes, et pour John Middleton, auteur de l'introduction et éditeur du volume qui est un texte posthume, très largement convaincantes malgré leur caractère entièrement novateur et un certain bricolage méthodologique imputable au fait que l'auteur n'appartenait pas à la corporation des historiens et archéologues universitaires. L'enjeu est bien l'africanité de ce peuple opposée à son arabité.